Document generated on 06/07/2025 6:55 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Nuage

Dany Bergeron

Number 57, Spring 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4445ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bergeron, D. (1999). Nuage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 51–59.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Nuage

Dany Bergeron

Perdu dans le palais blanc et vide de ce qui s'avère être ma prison cérébrale, je me questionne. Et puisque douleur et questionnement vont de pair, je suis mourant, car cela fait maintenant plusieurs jours, plusieurs semaines peut-être, que je ne peux me débarrasser de cette impression lamentable d'insécurité qui m'habite. Je ne cesse de frapper, de gratter, de creuser de mes ongles la surface impénétrable du mur de l'ignorance et de l'oubli. L'incompréhension, du haut de ses quinze lettres, règne sur ma nuit permanente. Je suis un incompris qui ne veut ou ne peut comprendre. Comment ai-je pu aboutir ici ? Comment se fait-il que je me retrouve ainsi tourmenté par la passion même qui m'animait ? À cette question comme à l'autre, je suis incapable de répondre. Le calme bienfaisant d'une réponse juste m'est inaccessible. Je suis là à chercher et à me torturer l'esprit. Je suis las de souffrir. Pourtant, la souffrance n'est, à mon avis, que le prélude à l'extase, le préliminaire du bonheur. Se pourrait-il que je sois si près du but ? Mais en ignorant quel est véritablement ce but, je ne fais que m'en éloigner. Les ténèbres abyssales du doute et de l'hésitation ont assombri le sourire douloureux qui apparaît de temps à autre au coin de mes lèvres meurtries.

Je refuse l'illusion, la rejette. Le bonheur est illusoire. Je suis authentique donc malheureux. La passion me déchire et la souffrance m'aime, ne me quitte jamais. Mais suis-je à plaindre ? Un être qui ne souffre pas n'est qu'un simple morceau de glace sur lequel tout glisse à l'exception du sel de la vieillesse. Sans remords et avec acharnement, ce sel fait lentement fondre le glaçon qui disparaîtra (d'autres préféreraient ici le mot

« évaporation », cela conviendrait mieux à leur religion ou à leur philosophie de la vie). En revanche, un individu qui souffre trop est un immense brasier qui ne demande qu'à se déchaîner, prêt à tout engloutir autour de lui sans aucun préjudice, sans aucune préférence. Une fois l'œuvre humaine de destruction accomplie, il ne lui reste que d'ineffaçables remords, car, de façon certaine et déplorable, il a englouti des êtres aimés ou innocents.

C'est probablement ce qui m'est arrivé. Or, si cela est bien le cas, les démons du désir et de la passion qui auraient finalement triomphé de moi auront apporté avec eux, et avec leurs victimes, mes victimes, toute trace de souvenir, toute image des actes qu'ils m'auraient fait poser. Je ne suis toutefois pas un saint, et j'aurais pu faire un pacte avec eux qui aurait impliqué la perte de la mémoire en échange du libre cours de mes fantasmes trop alléchants. Peu importe l'option, si l'une d'elles est la bonne, les démons avec qui j'ai cohabité et que j'ai réussi à contrôler, à refouler pendant d'innombrables années, sont finalement arrivés à leurs fins. Je me retrouve donc seul au monde, n'ayant qu'un grand trou noir à la place de la mémoire, dans lequel me jeter avec la certitude de ne jamais y trouver de réponse.

Les deux fresques que l'être collectionneur qui sommeille en moi me donne à dévorer, moi, l'être qui pense, me troublent d'excitation. Deux petits souvenirs, qui seuls habitent mon palais, ne peuvent faire autrement que de prendre de l'ampleur. Oh ! doux souvenirs ! Je ne demande, à genoux, qu'à les vivre, ou à les revivre. Ces deux images, ou séquences devrais-je plutôt dire, sont de douloureuses aiguilles de bonheur pour mon corps paralysé par le doute et l'incompréhension. Mais comme la douleur fait partie intégrante du plaisir, j'expose volontiers ma chair à ses piqûres. C'est la transfusion d'un bagage virtuel de sensations et d'expériences qu'un être vivant moyen prend toute une vie à amasser, et ce, s'il y parvient.

Ce sont de minuscules et fragiles douleurs qu'on pourrait, par l'intensité et le doux acharnement des démangeaisons, rapprocher des symptômes d'une maladie transmise sexuellement.

Ces étranges manifestations d'odeurs noirâtres et de picotements dangereux issus du plus bel acte auquel deux corps puissent s'adonner. Manifestations désagréable, certes, mais manifestations de l'amour tout de même. Un amour pur et violent où seule la sueur est autorisée à s'immiscer entre les deux corps. On est ici très loin de l'amour hypocrite et platonique, de l'amour moral ou américain. Cet amour n'a rien à voir ou à échanger avec les conventions ou les religions. C'est l'amour pur, celui qui n'existe pas. Celui qui n'existera jamais dans la tête déjà formée de ceux qui se battent contre eux-mêmes, de ceux qui refusent de voir, de sentir ou d'agir sous un quelconque prétexte. La vie ne se résume-t-elle pas ainsi : un trop-plein d'expériences intellectuelles pour si peu d'expériences sensitives ? Où sont ceux qui daignent se laisser aller à des élans passionnés et opiacés ? Des tourbillons de couleurs et de caresses, la puissance même d'un monde magnifique et étourdissant.

Comment aurais-je pu ne pas m'y laisser aller ? Avec cet ange nommé Silence sur mon épaule, et ne laissant transparaître que l'impuissance à son plus haut degré, je n'avais d'autre choix que d'obtempérer à son invitation. Que dis-je ? À ses supplications. Nous étions amis et fidèles l'un à l'autre comme deux amants en sont incapables. Nous étions plus que deux, nous étions la même personne. Cette petite créature menue et fragile dont la violence ne demandait qu'à éclore, dont la pureté ne demandait qu'à s'évader. Une chimère quasi réelle qui incarnait silencieusement et magnifiquement ce fantasme qui m'habitait.

Cependant, je désirais avec la fièvre insoutenable de l'amant un être de chair capable d'absorber mes moindres désirs d'extase. Un réceptacle matériel imprégné de la chaleur de la vie. Un exutoire. Un être dans lequel me plonger et me noyer. Quelqu'un qui me perdrait et m'anéantirait. Quelqu'un.

Silence, mon ange, comprit mon désir et je la soupçonnai de le vivre aussi, car elle se matérialisa de manière splendide et fort convaincante. Dès que, devant moi, les dernières molécules de son corps virginal et juvénile se sont unies, nous nous jetâmes

l'un vers l'autre. Dans de folles et éreintantes étreintes, nous nous emmêlions, de telle sorte que la fusion des corps, de cette matière carbonique empreinte de parfaites imperfections, était imminente. Je pouvais sentir nos corps fondre l'un dans l'autre. La pointe de ses mamelons érigée était engloutie par ma bouche assoiffée qui bientôt avala le sein tout entier. Mes mains enveloppaient la douceur de ses fesses rebondies. Mes cheveux lui noyaient le visage alors qu'elle refermait lentement l'emprise de ses bras et de ses jambes pour m'engouffrer totalement. Chaque orifice était comblé jusqu'au plus profond de nos désirs respectifs. Pas un recoin ne fut laissé vierge ou inassouvi. Toutes les zones érogènes de nos corps furent découvertes et caressées le plus longtemps et le plus habilement possible, mais toujours nous nous arrêtions avant que le plaisir ne devienne agacement, en nous empressant de changer d'endroit avec un savoir-faire que ni l'un ni l'autre ne nous connaissions. Ce que nous découvrîmes, ce soir-là, fut bien plus fort que le plus prodigieux des orgasmes humains. Nous étions en parfaite communion. Lorsque la masse instable que nous étions devenus réussissait malgré les protestations de l'autre à se détacher et que nous réussissions à distinguer quelque peu notre regard de celui de l'autre, nous pouvions, sans le moindre effort, plonger dans ses pensées tout simplement en nous laissant aller au pouvoir hypnotiseur de la pupille de l'être aimé. Ainsi, je pus voir et découvrir son monde à elle, ses démons et ses soupirs. Elle fit de même. Et la compréhension totale de l'autre, exempte de toute interférence extérieure en ce moment éphémère mais inoubliable, nous amena loin, très loin au-dessus du vulgaire coït habituel dans un endroit d'où nous n'aurions jamais voulu revenir. Nos désirs étaient assouvis. Pour le moment, du moins.

Le lendemain, au réveil, nous avons tenté de goûter au même plaisir, à la même volupté. Toutefois, chaque tentative se solda par un échec retentissant. Les efforts et la volonté dans toute leur puissance y étaient, mais le plaisir ne faisait que pointer pour s'enfuir aussitôt. La déception de nos corps épuisés par

ces vaines tentatives était telle qu'il nous semblait qu'elle atténuait, altérait la volupté de la veille. Nous ne pouvions nous contenter d'un plaisir moins ultime, et toute performance, aussi magistrale fût-elle, était automatiquement comparée à la révélation de la veille et immédiatement diminuée. Il n'y avait plus la magie du moment présent et de tout ce que cet état comporte. Il nous fallait et il nous manquait quelque chose d'autre, quelque chose d'encore plus puissant. Il nous fallait aller plus loin ; battre et dépasser le possible.

L'ultime assouvissement me fut illustré par la deuxième séquence. Nous n'avions fait l'usage d'aucun artifice extérieur pour atteindre la volupté et il était hors de question, pour l'un comme pour l'autre, de rendre cette deuxième excursion artificielle.

La solution fut trouvée et les deux parties l'adoptèrent avec candeur. Nul mot ne fut jamais prononcé, toute communication se faisait d'abord par introspection, puis par échange visuel. Nos corps nus ont accepté la proposition bien avant nos cerveaux trop lents à réagir. L'acte débuta comme le précédent : avec lenteur et ferveur, nos langues se nouant et nos lèvres se dévorant. D'une main, je massais la grâce de ses seins et, de l'autre, je caressais fermement les merveilleuses courbes de son derrière flamboyant. Ma froide érection attirée par le feu qui résidait entre ses jambes alla s'y réchauffer d'elle-même. Le va-et-vient de mes hanches était guidé par les mains résolues de ma bien-aimée profondément ancrées dans la chair de mes reins. Ses ongles, bientôt, montèrent le long de mon dos jusqu'à mes omoplates, laissant derrière eux des traces de leur passage. De ces traces s'échappait un liquide chaud qui réveilla en moi de vieilles connaissances : les démons du désir et de la passion. Je ne me battais plus contre eux, nous unissions maintenant nos forces. Ils voulaient être assouvis, ils l'avaient toujours voulu, ils allaient enfin percer le mur du plaisir. Libres. Fous.

Je descendis mes lèvres à la hauteur de ses seins et commençai à les mordiller de plus en plus fort jusqu'à ce que la peur de

faire un mal irrémédiable me tiraille. Silence acceptait le supplice avec complaisance. Des gémissements à double signification naissaient sur ses lèvres, mais bientôt la douleur et le plaisir ne firent qu'un ou, plutôt, ils devinrent quelque chose qui n'a pas, n'a jamais eu et n'aura jamais de nom, sinon celui qu'on lui a donné. Je continuai la descente de mes dents jusqu'à son bas-ventre, m'attardant sur les muscles intérieurs étirés de ses jambes écartées. Je humai, telle une bête en rut, l'odeur intense et moite de son sexe et, sans pouvoir y résister plus longtemps, j'y plongeai une dentition dévastatrice. Les dents du haut découpaient le mont des mille plaisirs alors que celles du bas mâchaient ses parois intérieures. Je transperçai bientôt son épiderme, ce qui me donna accès à une chair des plus tendres. Le goût du sang, de la sueur et de l'excitation m'enivrait d'un tel plaisir que je suçai le liquide écarlate à même sa source. Je me soûlais de violence et de bonheur, et rapidement une hystérie des plus contagieuses s'empara de moi. Dans un ambitieux élan amoureux, j'enfonçai mon avant-bras, et cela jusqu'au coude, dans l'antre noir trop peu souvent utilisé, ouvrant les doigts et lacérant l'intérieur. Jamais je ne quittai des dents l'orifice rouge et accueillant. Elle se tortillait de plaisir et de douleur et, dans une convulsion, elle se glissa sous moi pour prendre ma vigoureuse verge en bouche. Dès que je sentis ses dents sur mon gland, je sus qu'on arriverait à nos buts dans une ultime et finale étreinte. Déchirant le frein et découpant le prépuce, elle en avalait les recettes. Elle mutilait mon glaive avec cœur et me faisait souffrir tout aussi bien que je la faisais jouir. Nos cœurs s'activaient au même rythme. Frontière après frontière, nous faisions chemin vers la liberté et l'extase.

N'en pouvant plus de nous faire attendre, nous passâmes à une violente copulation. C'était une relation sexuelle sans retenue aucune. C'est pourquoi nous en retirions un plaisir interdit. Nos deux intimes plaies n'en firent qu'une et nos mains firent le reste. J'avais la figure collée à la sienne et nous échangions nos haleines étourdissantes. Sa bouche ne demandait que de la chair

à avaler; j'y enfonçai donc mon poing afin de la satisfaire. Ses lèvres coupées par ses propres dents cassées devinrent immédiatement plus rouges et plus sensuelles. Tout en rêvant, je croyais vivre. Tout en vivant, je croyais rêver. J'étais dans un monde où plus rien n'était discernable. L'ange était ma réalité et je m'accrochais à elle. Je collai ma bouche à la sienne et lui arrachai la lèvre supérieure. Je la sentais électrisée par des orgasmes noirs et insupportables. Je voulus lui en donner davantage. Lui dévorant le nez, je lui saisis l'organe externe de l'audition afin de l'en débarrasser. Sentant que le sommet du plaisir et de la douleur ainsi confondus était à sa portée, je lui pénétrai les orbites oculaires jusqu'à la deuxième phalange, tâtant l'os de ses joues par l'intérieur. Soudain, j'entendis un son s'échapper de sa bouche mutilée: un cri inhumain (je n'arrivais plus à admettre qu'elle ÉTAIT inhumaine) qui exprimait trop bien l'univers inconnu qu'elle venait d'atteindre. Dans un dernier souffle de vie, et afin de me rendre un peu la pareille, elle me frappa une dizaine de fois sur le nez et les tempes, mais grâce à moi elle ne voyait plus rien et elle manqua la cible sanguinolente quelques fois. Peu importe, elle atteignit le visage assez souvent pour m'étourdir de bonheur, les larmes embuaient ma vision et le sang qui coulait de mes oreilles caressait ma nuque. Je déchargeai sperme et sang en elle alors qu'elle mourait. Les molécules de son si joli corps disparurent de la même manière qu'elles étaient arrivées: dans un tourbillon divin et mystérieux. Silence était partie et je m'affaissai sur le lit.

Ce sont là les derniers souvenirs qu'il me reste; même de ce qui s'est produit je ne suis certain. Il me semble que cela fait une éternité que je n'ai pas vu âme qui vive. Pourtant, les plus récentes images que me fournissent mon crâne et l'humidité gluante qui recouvre mes draps me laissent supposer que je ne suis pas seul depuis plus de quelques heures. Je me refuse à ouvrir les paupières et à constater la couleur et la nature du liquide en question. Si, par malheur, je découvrais que cette substance est sombre, peut-être me viendrait-il en tête les

images de la boucherie, et si, par un plus grand malheur encore, ce liquide se trouvait être blanc presque jaune, je ne pourrais supporter le fait que ma mémoire m'interdise l'accès à cette expérience fabuleuse qui aurait su atténuer les feux meurtriers de la passion qui me dévore. Mais le meurtre, pendant que j'y songe, n'est-il pas un tout aussi efficace atténuateur que l'acte sexuel parfaitement consommé ? Je le crois. Certains diront que l'un est plus sain que l'autre. Je ne saurais me prononcer ; ils me semblent maintenant incomplets l'un sans l'autre.

Pourtant, dans l'univers mural au sein duquel je me trouve, nul être n'est présent pour partager. Nulle vie ne l'occupe. Ma vie est intérieure, mon corps est ma prison. L'ange est bien là, mais comme un aveugle, je ne peux que l'imaginer ; comme un forcené entouré de barreaux, je ne peux y toucher.

J'ai pu, par l'intermédiaire de mes mains, et de mon corps tout entier, prétendre à ce que les hommes ont toujours refusé d'accepter : l'ultime assouvissement du désir. Ou du moins je l'ai fait en rêve. Qu'à cela ne tienne, j'ai le nez fracturé et la verge en compote. Je n'ai cependant pas de miroir dans cette chambre qu'un lit seul et des toilettes occupent ; je ne peux donc pas m'admirer le dos et ses marques. De toute manière, je suis certain que ce n'était pas un rêve, car le désir et les démons qui m'habitaient sont désormais partis. De cela, je ne peux pas ne pas être sûr.

Maintenant que je suis libéré de toute emprise, je peux enfin vivre en société et prendre ma place parmi les glaçons. Je vais sortir de chez moi et entreprendre une carrière respectable et ennuyeuse. Je n'ai plus de passion, donc plus de regrets, plus de peine et plus de soucis. Ma vie est enfin entre mes mains.

Je me lève et me dirige vers la porte de ma chambre. Je me rends compte pour la première fois de l'agencement de l'appartement dans lequel je passe mes nuits. Lamentable, trop de lumière. Il y a même un hurluberlu qui a déplacé la porte, mais je finis par la retrouver. Je pose ma main sur la poignée et la tourne. Rien. Elle est fermée à clé. Bizarre. Je me lance à la

recherche de la clé, et cette entreprise ne devrait être ni longue ni pénible puisque je n'ai qu'un lit et des toilettes à fouiller. Des toilettes dans ma chambre ? Je ne me rappelais pas. N'empêche que je fouille partout. Je ne trouve pas la clé.

Il n'y en a pas. Tout est blanc. Tout est vide. Tout est oublié.

Seul mon désir de sortir l'habite.